

I. Septembre 1786.

7

sont terminés par une conclusion générale. On est presque fâché de voir l'auteur s'occuper encore de M^r. Gebelin, dont les visions sont déjà à peu-près oubliées ; mais on le voit avec plaisir réfuter les paradoxes du philosophe de Geneve, sur-tout la prétendue stupidité primitive de l'espece humaine, erreur qui lui est commune avec Gebelin, qui a été répétée par plus d'un écrivain, & qui est presque devenue le systême à la mode *. Si l'on en croit J. J., ce n'est qu'après des milliers de siècles que le genre humain est enfin parvenu au développement de ses facultés intellectuelles & morales *par une suite de hazards qui n'auroient jamais dû arriver.* Mais, dit très-bien l'auteur de l'*Examen*, *si l'homme n'étoit pas fait pour développer ces facultés, pourquoi Dieu l'en a-t-il doué ?*

— “ Comment, dit-il ailleurs, ce philosophe espere-t-il nous persuader que des êtres qui de son aveu étoient bornés au seul instinct physique, aient en même tems été bons & heureux ? Quel rapport y a-t-il entre la stupidité & la bonté, entre l'imbécillité & le bonheur, entre l'état des bêtes & l'état d'innocence ? ces idées ne sont-elles pas incohérentes & disparates ? Comment en parlant de ces hommes qu'il dit lui-même avoir été *nuls, bêtes, stupides, imbécilles*, peut-il exalter avec enthousiasme *leur antique simplicité, leur bonté originelle, leur innocence primitive ?* Comment s'avise-t-il d'appliquer à des êtres purement physiques, des expressions qui, dans tous les tems, ont été employées pour

* Février

1772, p. 79.
Cat.
phil. p. 186.